

Du symbole de liberté au symbole de nature, l'histoire mythique des lagunes côtières

Bernard Picon*

La politique de protection, ou l'originalité récupérée

Les grands deltas de la Méditerranée, mais aussi les zones lagunaires de quelque importance, après avoir été mis en valeur dans des perspectives pastorales, agricoles ou salinières, sont dorénavant érigés (pour partie de leur territoire ou entièrement) en espace naturel menacé, donc protégé. En France, depuis 1995, un plan national pour les zones humides se met en place et a vocation à empêcher tout nouvel assèchement et drainage des zones humides existantes. Les raisons invoquées sont celles de la protection de la nature. Voici dorénavant les 87 zones humides d'importance majeure érigées en « infrastructures naturelles ». Des fonctionnalités écologiques jusqu'alors négligées par le législateur acquièrent dorénavant une importance primordiale, et la recherche de la rentabilité agricole qui a été la principale obsession des sociétés vis-à-vis des zones humides cède peu à peu du terrain. Un long cheminement a conduit à cette nouvelle perspective de gestion. Des conditions sociales et culturelles l'ont permis. L'originalité et la richesse écologique de ces territoires deviennent prétexte à mettre en scène l'originalité et la richesse culturelle des peuples qui les habitent. Le cheminement qui a mené de l'exploitation de ces territoires à leur protection révèle à la fois les facteurs sociaux limitant cette politique de protection mais aussi les facteurs qui la favorisent. Paradoxalement, ce sont parfois les mêmes : les difficultés, les moyens collectifs mis en œuvre pour tirer parti de ces territoires lacustres, instables, hostiles, l'isolement dû aux

*DESMID - CNRS ESA 5023, 1 rue Parmentier, 13200 Arles, France

barrières naturelles qu'ils constituent ont contribué à produire des sociétés entreprenantes, solidaires et particulièrement ethnocentriques. Ces particularismes ont été à la fois des facteurs de résistance à l'extérieur et notamment aux actuelles idées protectionnistes, mais ils ont été aussi bien récupérés par l'extérieur comme argument de protection de ces sites qualifiés souvent d'exceptions à la fois naturelles et culturelles (mises en scène de traditions comme le pèlerinage du Rocio dans les marismas du Guadalquivir, références aux traditions « gardianes » dans le delta du Rhône, etc.). Ces sociétés sont alors désignées comme originales, dignes d'être préservées au même titre que le milieu naturel qui les abrite. Comme l'avait très bien décrit Élisée Reclus, elles ont par le passé résisté à bien d'autres pressions et c'est cette culture de résistance à l'extérieur qui contribue à leur valorisation contemporaine. Mais en même temps, ces habitudes ancestrales de lutte contre la nature, et contre l'extérieur, sont peut-être les fondements d'une certaine résistance à l'idée protectionniste imposée du dehors. Autre paradoxe important, beaucoup de ces « isolats » lacustres sont en fait des terres de colonisation : dans les deltas, des hommes sont venus de loin pour mettre en valeur des alluvions elles-mêmes arrachées à leur bassin versant et transportées par des fleuves et des cours d'eau sur des centaines de kilomètres. Comment ces régions modelées physiquement et socialement par l'extérieur sont-elles devenues dans l'imaginaire contemporain de tels isolats naturels et culturels, est la question de fond qui traverse cette contribution.

Élisée Reclus, la foi en l'homme

Dès 1876, Élisée Reclus s'intéresse à l'histoire des relations homme/nature dans les lagunes, les marais et les deltas. Il est homme de son époque et bien sûr se lamente de l'improductivité de ces alluvions potentiellement riches. À propos du delta du Rhône, la référence est celle du delta du Nil et il attribue, en homme de gauche, le retard de cette mise en valeur à l'incurie des grands propriétaires. :

Depuis des milliers d'années, les Égyptiens savent profiter des « présents du Nil » ; il serait convenable que les Français apprirent à se servir des présents du Rhône. (...) Les solitudes de la Camargue, comme celles de la Crau, peuvent être changées en campagnes riches et peuplées ; elles le seront dès que, à la suite de l'assainissement, l'âpre travail du petit cultivateur y sera sollicité par la possession du sol. Actuellement, toutes ces étendues se composent de vastes domaines que nul paysan n'a intérêt à mettre en culture . »(Reclus, 1877)

Élisée Reclus va jusqu'à imaginer un assèchement total des étangs du Languedoc :

« Il ne serait point difficile d'imiter en plusieurs endroits, le travail de colmatage que la Nature a déjà accompli par le comblement de tant de mares et d'étangs du littoral. On pourrait, tout en maintenant et même en approfondissant les canaux de navigation, emplir les étangs inutiles au moyen des troubles que porteraient les rivières et les « roubines » dirigées à volonté dans les divers compartiments des fonds à conquérir. »(Reclus, 1877)

Les marismas du Guadalquivir à l'état naturel le désolent :

« Pendant les périodes de sécheresse, ces maremmes ne présentent dans toute leur largeur de 10 à 12 kilomètres, qu'un sol grisâtre et pulvérulent que les pas des taureaux à demi sauvages, réservés pour les tueries des arènes, font monter en nuages dans l'atmosphère. À la moindre pluie, ce sont des fondrières infranchissables. Des ruisseaux salins s'y perdent, tantôt dans les sables, tantôt dans les boues, suivant la saison. Aucun village, aucun hameau n'a pu s'établir sur ces terres d'alluvions transformées ça et là par les joncs en fourrés inabordables. » (Reclus, 1876)

À propos du delta du Pô ou de la Huerta de Valence, les opérations de mise en valeur sont, par contre, source d'émerveillement pour l'humaniste qu'il est :

Le Pô :

« Quel contraste entre les états successifs de la grande plaine adriatique, telle que l'avait laissée la nature, et telle que l'ont faite les hommes ! Jadis, c'était un marécage dans les parties basses, une forêt dans la zone intermédiaire, une vaste étendue de bruyères sur les renflements de cailloux et d'argile situés au pied des alpes. Maintenant, presque toute la plaine du Pô et de ses affluents est couverte des plus riches cultures. » (Reclus, 1876)

La Huerta de Valence

« Grâce à l'eau nourricière, la végétation des campagnes arrosées est merveilleuse de fougue et d'éclat et présente un admirable contraste avec les « campos » ou terrains cultivés sans le secours de l'irrigation » (Reclus, 1876)

Il condamne cependant sans appel certaines opérations contemporaines qui reposent sur une foi aveugle dans la modernité :

« Les hautes digues qui défendent actuellement la Camargue contre les inondations du fleuve retiennent ça et là les eaux en funestes

marécages et nuisent en outre beaucoup à l'agriculture en empêchant le fleuve d'apporter de nouvelles alluvions. (...) La construction des levées du bas-Rhône, dont on a surchargé les rives naturelles que le fleuve avait déposées lui même, est une de ces « améliorations » déplorables comme l'esprit de système préconçu en a tant inspiré (...). » (Reclus, 1876)

Pour lui, les ingénieurs enfermés dans leurs certitudes de la fin du XIX^e siècle, ne se sont pas suffisamment intéressés aux temporalités des processus naturels. La Camargue « trop tôt conquise » signifie qu'il fallait sans doute attendre que le milieu lacustre devienne, par alluvionnements successifs, naturellement « civilisé ».

Par ailleurs, s'il remarque, lui aussi, la forte densité d'oiseaux qu'abritent ces marais littoraux, son explication n'est pas d'ordre écologique, c'est pour lui l'absence de l'homme qui favorise cette remarquable présence :

« Les hommes, pâtres, pêcheurs ou douaniers, sont rares dans ces solitudes fiévreuses; par contre, nulle contrée de la France n'est plus riche en oiseaux d'espèces diverses, précisément parce que l'homme ne vient pas les troubler; nombre d'oiseaux qui émigrent en Afrique ou qui en reviennent, se plaisent dans ces espaces, loin des villes bruyantes; on y voit même des flamants. » (Reclus, 1876)

Dans cette description, on ne décèle pas vraiment de valeur patrimoniale attachée à cette population d'oiseaux. Mais, associer cette « richesse » à l'absence de l'homme préfigure l'idée de « l'homme perturbateur » et son corollaire réglementaire : la création de la réserve naturelle cinquante ans plus tard. En tout cas, la tradition colonisatrice magnifiée par Élisée Reclus constitue l'un des freins contemporains les plus puissants aux tentatives récentes de préservations de la nature dans les zones humides. Par contre l'interprétation qu'il fait de leur histoire humaine est certainement fondatrice de certains mythes contemporains qui érigent ceux-ci en isolats culturels et surtout en espaces de liberté. Puisant son exemple dans l'histoire des Flandres, Élisée Reclus fait remarquer d'une part que les formes sociales locales sont à rattacher aux conditions du milieu :

« En certaines contrées d'Europe, les conditions favorables du milieu avaient permis aux habitants de se maintenir en communautés parfaitement indépendantes, inattaquables mêmes. « Dans mon pays, dit fièrement Niebuhe, dans mon pays, chez les Dithmarshen, il n'y a jamais eu de serfs. » C'est à la bonne nature qu'il était redevable de ce privilège. Si la terre des Frisons et des Dismarshen s'est maintenue libre jusqu'au commencement du XVI^e siècle, malgré la pression des

grands états féodaux qui confinaient au Sud et au Sud-Ouest, c'est qu'elle était protégée par des marais difficiles à franchir, par des canaux vaseux, par des espaces coupés de fondrières, où se seraient enlisées les lourdes cavaleries des barons bardés de fer. » (Reclus, 1905)

Il attribue ensuite l'indépendance, l'esprit de liberté de ces peuples et leur refus de toute domination, à la force qu'ils acquièrent dans les associations nécessaires à la lutte contre les éléments :

« C'est pour une autre raison analogue que de l'autre côté des bouches rhénanes, les hommes des terres neuves de la Flandre étaient des hommes libres. Pour conquérir un sol ferme sur la mer et sur les fleuves, « la corvée » n'eut point suffi, il fallait la liberté créatrice, la franche initiative, l'intelligence et la présence d'esprit dans le travail. (...) Leur force était donnée par la puissance de l'association. Dans leur œuvre savante et de tous les instants, entreprise pour discipliner les éléments, ils devaient compter les uns sur les autres, se distribuer les travaux, tous également utiles à la réussite définitive, vivre dans une communauté d'efforts qui constituaient une véritable république d'intérêt et d'amour mutuel. C'est par une collaboration de même nature que, bien avant les monarchies égyptiennes et assyriennes, les riverains du Nil, du Tigre et de l'Euphrate ont créé ces admirables campagnes dont les souverains absolus devinrent facilement les maîtres quand il n'y eut plus d'autre travail à faire que celui de la surveillance et de l'entretien. » (Reclus, 1905)

La résistance vis-à-vis de l'extérieur fera la fortune de Venise :

« Commune libre, telle que fut la glorieuse Venise, qui devait d'ailleurs à la nature, comme les populations de la Frise et des Flandres, d'être protégée efficacement contre les attaques du dehors (...) Quelles furent les causes de la grandeur de Venise ? Les conditions géographiques du milieu. » (Reclus, 1905)

Le fameux tribunal de l'eau de la Huerta de Valence est lui aussi érigé en symbole de démocratie locale et d'indépendance :

« Il est probable que ce tribunal est d'origine toute populaire et n'a pas eu besoin pour naître de plus de chartes et de papiers qu'il ne lui en faut pour se maintenir. (...) Ils savent ce qui leur en coûterait de s'adresser à des tribunaux irresponsables, élus par d'autres que par eux. » (Reclus, 1905)

Les tendances contemporaines à désigner certaines zones lagunaires comme réserves naturelles et espaces de liberté et leur contrepartie faite de résistance locale à de telles destinées, relèvent vraisemblablement de ces très anciens fondements géographiques et historiques repérés par Élisé Reclus dès la fin du siècle dernier.

La protection de la nature, de l'homme destructeur à l'homme alibi

Quand, à partir des années 1960, la protection de la nature commence à devenir une idée largement partagée, le schéma de représentation des zones lacustres s'appuie très largement sur la vulgarisation du savoir écologiste. Elles sont présentées comme menacées (60 % d'entre elles auraient disparu au cours de ce XX^e siècle) et les menaces en question sont « *les besoins croissants de l'humanité en terre et en énergie qui ont détruit d'immenses régions de zones humides* » (Skimer et Zabroski, 1995). La principale accusée est l'agriculture, mais aussi les activités de prélèvement (chasse, pêche), l'industrie, le tourisme, etc. Le naturaliste se positionne du côté de la Nature, l'Homme devient facteur de perturbation des cycles naturels. Les zones humides ont des vertus appelées « valeurs » et remplissent des « fonctions » indispensables pour que les cycles naturels s'accomplissent. Elles rechargent et protègent les nappes phréatiques, elles contrôlent les crues, elles retiennent sédiments et nutriments, elles recyclent et elles contribuent à la diversité biologique, etc. Accusés de protéger sans l'homme, les écologues en viennent progressivement à mobiliser les savoir-faire humains : certaines pratiques ancestrales ou modernes à condition d'être « durables », donneraient aux zones humides des « valeurs culturelles en tant que patrimoine » (Skimer et Zabroski, 1995). L'économie, quant à elle, est convoquée pour donner une valeur aux « externalités positives » non marchandes que pourraient délivrer les zones humides : protection des traits de côtes, relais pour l'avifaune migratrice, ressource en eau, production de matière organique, etc. Ce glissement progressif du regard naturaliste est à relier à l'émergence de la notion de durabilité, maître mot du Sommet de la Terre à Rio de Janeiro en 1992. Des soucis hygiénistes et modernistes du XIX^e siècle préconisant le drainage et l'assèchement des marais, aux idées de développement durable et malgré l'intermède naturaliste, c'est bien de l'homme dont il s'agit. L'argument définitif consiste à évoquer les catastrophes qui ont affecté certaines populations à la suite d'aménagements intempestifs des zones lacustres dont elles tiraient leurs ressources ; par exemple, l'évocation du barrage d'Assouan et l'effondrement de la pêche à la sardine qui en a résulté suite au blocage des nutriments en amont du barrage, ou bien l'assèchement de la mer d'Aral et la misère des populations locales qui en résulte. La lutte contre le sous-développement devient ainsi un argument clef de la protection de la nature. En témoigne ce texte sur l'assèchement progressif de la lagune de l'Ichkeul en Tunisie :

« Deux barrages ont déjà été réalisés et un troisième est prévu. Ce projet est destiné à la fourniture en eau potable et à l'irrigation du Cap

Bon et de Tunis, ainsi que des plaines alluviales bordant le lac. Or, plus de 100 000 oiseaux d'eau hivernent sur les eaux douces du lac, d'autres s'y posent pour se nourrir après avoir migré au-dessus du Sahara. Les aménagements de barrages auront notamment pour conséquences d'augmenter la salinité du lac, de faire disparaître la végétation dont les oiseaux se nourrissent, rendant le pâturage impossible dans le marais et modifiant les pêcheries associées au lac. (...) L'estimation financière de la viabilité du barrage doit ainsi inclure la perte de 600 000 US\$ provenant de la pêche annuelle, des ressources liées au pâturage pendant la saison sèche de 9 000 animaux, de la concentration d'oiseaux d'eau sur un site d'importance internationale, enfin, de l'attraction touristique unique dans ce pays et du préjudice inestimable causé au patrimoine »(Skimer et Zabroski, 1995).

Le déclin de la pêche et du pastoralisme évoqué « notamment » après les oiseaux d'eau semblent faire figure d'argument humanitaire au service de la protection de la Nature. Les dollars perdus ajoutent une teinte de sérieux économique, le « patrimoine » révèle enfin que le protecteur de la nature n'est pas forcément hermétique aux préoccupations culturelles. En tout état de cause, l'ordre des arguments correspond bien à l'évolution chronologique des préoccupations environnementales depuis trente ans : d'abord la nature seule (l'oiseau), puis la nature et l'homme (le pêcheur, le pasteur), relation dans laquelle, signe des temps, l'argument économique prend le pas sur l'argument social, enfin l'évocation dorénavant consensuelle du « patrimoine » légitime le tout.

Deltas du Guadalquivir et du Rhône, l'importance du mouvement romantique

Doñana, le faste et le merveilleux

Entre la foi exclusive dans l'homme et la foi exclusive dans la nature, le mouvement romantique du tournant du siècle avait pourtant réussi une synthèse, qui bien que cantonnée dans le registre esthétique, préfigurait les idées d'harmonie homme-nature que l'on retrouve dans les thèses du développement durable. À partir de 1840-1850 deux images et deux conceptions de la gestion du delta du Guadalquivir sont aux prises.

« Dans la création de l'image de ces milieux sont intervenus deux types de pionniers s'intéressant pour les uns à leur conservation, pour les autres à leur développement. Les seconds, ingénieurs, agronomes, forestiers, géologues et techniciens en général, s'identifiant avec des plans productivistes tant agricoles que financiers. Les premiers, chasseurs, voyageurs romantiques, naturalistes, mariant une conception élitiste de la chasse avec un fort sentiment romantique de la nature sauvage » (Ojeda-Riviera, 1987)

En ce qui concerne ce second groupe, les conservateurs romantiques, il est à noter qu'ils sont voyageurs et chasseurs. Ces voyageurs-chasseurs, pour beaucoup d'origine anglo-saxonne, à l'image de Richard Ford (1846) sont fascinés par l'abondance d'espèces-gibiers.

« Doñana est un des lieux de divertissement les plus délicieux d'Andalousie : on y rencontre lapins, lièvres, perdrix, palombes et surtout en grande abondance cerfs et sangliers. Ce territoire est en partie loué à des Espagnols qui accueillent à certaines périodes une multitude d'étrangers, surtout anglais, dont la chasse est le principal souci » (Ojeda-Riviera, 1987).

À cette fascination pour l'aspect giboyeux du site s'ajoute la fascination pour la traditionnelle chasse des rois de Doñana.

« Les visites fastueuses de rois et de personnages célèbres se succèdent ajoutant un lustre supplémentaire à l'auréole romantique de Doñana. À la présence de Goya au printemps de 1797, qui immortalise la lagune de Santa Olalla, cadre paysager d'une de ses « majas », succèdent les chasses auxquelles participent, en octobre 1863 Eugénie de Montijo, ou le Prince Rodolphe de Habsbourg héritier d'Autriche-Hongrie, au printemps 1874, ou d'Alphonse XII en 1882. Le lien qui s'était noué entre Doñana et l'aristocratie sera consacré dans le premier tiers du XX^e siècle avec la présence continue d'Alphonse XIII qui viendra par seize fois chasser à Doñana » (Ojeda-Riviera, 1987).

De plus ces chasseurs sont aussi esthètes : ils apportent des fusils, mais aussi des pinceaux.

« Raphaël Sanchez, journaliste à la revue de Cadix décrit ainsi en 1840 les participants à une chasse à Doñana : "Deux belles femmes de la région, gracieuses et élégantes, trois Anglais (...) qui après avoir chassé l'ours blanc dans les régions boréales du Spitzberg, ont troqué leurs fourrures pour le pantalon de coutil et chassent le lynx (...), cinq Espagnols et un italien, jeune artiste au regard volcanique et à l'allure sombre équipé d'un énorme fusil arabe et d'une belle collection de pinceau » (Ojeda-Riviera, 1987).

A ces discours cynégétiques mondains et esthétisants se rajouteront des préoccupations plus scientifiques sur la biologie des milieux.

« La richesse cynégétique de Doñana est une des constantes qui apparaissent dans les descriptions continues du site depuis les chroniques d'Alphonse X et le livre d'Alphonse XI; puis, la préoccupation scientifique d'effectuer un recensement de sa faune apparaît en 1887 avec l'établissement de la première liste des oiseaux qui l'on pouvait observer dans les parages de Santa Olalla » (Ojeda-Riviera, 1987).

Au delà, à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle les observateurs rajoutent à leurs descriptions un certain nombre de considérations sur les aspects humains de la région et sur la question agraire.

« *Deux livres écrits conjointement par les Anglais Chapman et Buck (« Wild Spain », 1893 et « Unexplored Spain », 1910), (entretenant pour l'un des relations commerciales avec la ville de Jerez et pour l'autre, vice-consul britannique dans la même ville) font définitivement connaître Doñana au niveau mondial. Au-delà des classiques descriptions littéraires de la nature sauvage, des bandits, des gitans etc..., l'importance de la question agraire dans le sud de l'Espagne à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e ne passe pas inaperçue aux yeux de ces deux auteurs. Comme ils l'indiquent dans la préface de « Wild Spain » leur prétention de « décrire une terre peu connue du point de vue inédit du sportif-naturaliste » ne les empêche cependant pas de faire « quelques observations complémentaires sur l'agriculture » (Ojeda-Riviera, 1987).*

S'ils annoncent que « *Doñana a été leur terrain de chasse favori à toutes les époques de l'année* », J.F.Ojeda-Riviera fait remarquer que, malgré cela, leur analyse de la faune et des écosystèmes a été menée avec une perfection difficilement égalable.

La recherche de solutions pour la préservation de cette région partira de cette époque. Depuis le 19 Juin 1911 existait en Espagne une commission royale de tourisme dont l'une des fonctions était de « *veiller à la conservation et à la mise en représentation de l'Espagne artistique, monumentale et pittoresque* ». Sous la deuxième république, des intellectuels suggérèrent à l'I.R.A. (Institut de la Réforme Agraire) de faire de Doñana une « réserve nationale de tourisme ». En 1931, un agronome, Alfonso Aramburu propose de faire de Doñana une « finca de utilidad social ». Les propriétaires refusent cette formule préconisée par le front populaire. Par ailleurs les populations riveraines souhaitent un partage des terres à des fins agricoles ou pastorales. Ce n'est qu'en 1957 que renaît l'idée protectionniste. Julian Huxley, prix Nobel de biologie déclare que « *la séculaire chasse des rois et des princes peut être transformée en première réserve biologique d'Europe* ». Cette phrase d'Huxley résume parfaitement le cheminement idéologique exposé dans les pages qui précèdent. Les déclarations des « chasseurs-naturalistes » qui comme A. Chapman écrivaient en 1910 « *ici le printemps est un éden ornithologique (...) pour nous, chasseurs, naturalistes et amoureux de la vie sauvage, Doñana ne représente pas moins qu'un paradis sur terre* », peuvent être considérés comme les textes fondateurs de la protection de la nature à Doñana.

La Camargue, l'humilité et la mélancolie

À l'inverse des esthètes qui visitent Doñana, les poètes du mouvement félibre, qui dès la fin du XIX^e siècle chantent la Camargue, ne s'appuieront pas sur le faste, sur le merveilleux ni même sur la notion de plaisir pour valoriser ce territoire. Ils quitteront au contraire leurs riches bastides provençales ou leurs palais d'Avignon pour s'installer dans de modestes demeures camarguaises d'où ils plaideront pour les authentiques valeurs engendrées par des rapports vrais à la Nature. Ils défendront les humbles, ils leur redonneront leur fierté en créant la « nation gardianne » et en dotant les cavaliers gardiens de troupeaux, d'un uniforme : le costume de gardian.

Cette entreprise de défense culturelle puise vraisemblablement ses racines dans les textes qui à la fin du XIX^e siècle décrivent la nature camarguaise comme symbole d'humilité : les terrains salés, l'absence de rentabilité de la maigre végétation halophile qui lui est liée, les marais, les roselières, ont inspiré bien des textes mélancoliques aux romantiques d'alors.

« Ses grands horizons tristes, ses broussailles rabougries, sa monotonie silencieuse (...) et jusqu'à ses mirages, aussi fréquents peut-être que dans le désert qui, au-dessus de cette désolation, font flotter de féeriques paysages, indécis comme un rêve et s'évanouissent comme une illusion »(De la Mothe, 1877).

Les défenseurs des humbles que se voulaient les poètes du félibrige ont trouvé là matière à transposer sur le plan social et culturel ce romantisme naturaliste.

Cette entreprise de naturalisation du social est flagrante dans « La bête du Vaccarès » écrit en 1924 par Joseph d'Arbaud : l'humble gardian qui vit dans sa cabane de roseaux voit avec tristesse s'engloutir dans un marais la « bête du Vaccarès » symbole de la Camargue traditionnelle qui s'évanouit comme les mirages évoqués par De la Mothe. On est très loin de la mise en scène des fastueuses chasses royales et aristocratiques de Doñana.

Le résultat sera pourtant le même parce que, dans un cas comme dans l'autre, dans la richesse ou dans la pauvreté, dans le faste ou dans l'humilité, les hommes et la nature sont considérés comme un tout harmonieux mais menacé qu'il conviendra de protéger. Un Parc Naturel Régional comme celui de la Camargue se donne en effet pour mission de protéger la nature, mais aussi les activités humaines qui en sont les garantes.

S'il existe une caractéristique commune entre ceux qui en Andalousie comme en Provence à la fin du siècle dernier, ont été les pionniers de la protection de ces deux deltas, c'est le romantisme.

Par contre, ce qui les sépare, c'est pour l'Andalousie un romantisme qui s'est imposé de l'extérieur par la voie des grands bourgeois et naturalistes anglo-saxons très marqués par la symbolique de la chasse royale et aristocratique de Doñana remontant au X^e siècle, dont il fallait arracher la richesse cynégétique, devenue pour les besoins de la cause, richesse biologique, aux appétits des hommes d'affaire. Contrairement à la situation française, ici, les chasseurs ont été les ferments de la protection. Leur culture romantique et savante en même temps a permis d'associer à leurs soucis de préservation d'espèces gibiers les soucis de préservation d'une nature qu'ils ont érigée à la fois en monument de richesse biologique et en monument symbolique. L'orientalisme ambiant était à la fois propice à des digressions poétiques sur la rencontre de l'Afrique et de l'Europe, et à des développements scientifiques sur la diversité biologique due au mélange d'espèces en provenance des deux continents. Les fouilles de l'archéologue Schulten à la recherche d'une hypothétique civilisation Tartessa engloutie dans les marismas ajoutaient une touche de mystère à l'ensemble.

En Provence, le romantisme qui s'exprima beaucoup à travers le mouvement félibre, est un romantisme militant. La nature, les paysages étranges et sans limites des marais, les mélanges confus de l'eau, de la terre et du ciel, l'évocation d'une terre de poésie et de mirages d'où l'homme est bien souvent absent, les horizons sans limite, symbolisent la « liberté ». Liberté menacée par le centralisme républicain qui, avec son cortège de progrès, et son entreprise de déstabilisation des cultures provinciales lamine une « Provence Éternelle » jusque dans ses racines linguistiques. Le discours romantique est ici provençal, il n'est pas un produit importé. La faune et la flore ne sont appelées à la rescousse que pour leurs évocations symboliques, humilité mais aussi richesse d'une civilisation menacée. Les bandes d'oiseaux migrateurs qui s'effacent derrière les horizons marins ne sont pas décrites comme richesse biologique ou cynégétique, mais évoquent la fin du monde, fin d'une supposée grandeur provençale.

« Par moment, passe l'ombre d'un vol d'oiseaux qui, en pointe, là-haut, coupent l'air et s'en vont vers la mer immense » (Jouveau, 1909)

Les activités taurines et équestres, à partir de 1870 ont pour mission d'affirmer de façon héroïque (la nation gardienne) que quelque part des hommes valeureux (les gardians) entretiennent la flamme d'un peuple libre qui entend rester attaché à une terre libre de toutes barrières, symbole de résistance des minorités laminées par le monde moderne. Nostalgie du passé et lutte contre l'extérieur ont trouvé leur symbole dans cette basse camargue aux horizons dégagés des signes de la modernité.

En fin de compte, la protection de la nature dans le delta du Guadalquivir doit ses textes fondateurs à l'hédonisme des chasseurs-esthètes de la fin du XIX^e siècle, la protection de la Camargue les doit pour une bonne part à la résistance romantique des poètes du félibrige. Deux traductions d'un même mouvement minoritaire qui s'institutionnalisèrent quatre-vingts ans plus tard quand les naturalistes savants prendront le relais et quand l'idée de protection de la nature prendra des formes quasi universelles (WWF, UICN etc....).

La Camargue : un exemple de production symbolique de nature

Le poids de l'histoire

Montrons d'abord comment ce delta artificialisé depuis 1121 (date des premiers endiguements), cette terre agricole, cette terre de salins, sillonnée de digues, de canaux d'irrigation et de drainage, a fini par devenir dans les représentations dominantes un isolat de nature. Il contient en effet, une Réserve Nationale Intégrale de 15 000 hectares qui date de 1927 et un Parc Naturel Régional (1972). Il contient en outre, des réserves du Conseil Général, et du Conservatoire du Littoral. Les crues de 93-94 sont extrêmement révélatrices de cette ambiguïté : depuis un siècle on présentait la Camargue comme un espace naturel mais l'on avait oublié que l'on était dans un polder. Ce processus de production d'un espace naturel mérite d'être détaillé pour comprendre la place qu'y prennent aujourd'hui les scientifiques. Quatre grands facteurs contribuent à ériger depuis la fin du XIX^e siècle la Camargue comme isolat naturel mais aussi culturel : un facteur économique et social, un facteur culturel, un facteur politique et un facteur que je qualifie de naturaliste. Paradoxalement, les naturalistes confortent les regards précédents tout en s'opposant à eux.

Le facteur économique

Les zones humides ont longtemps été considérées comme des lieux pestilentiels, les habitants de ces lieux étaient dévalorisés à l'image des marais dans lesquels ils vivaient.

« *Tel est l'habitant des Stes Maries de la Mer, rien n'est ni saint ni sacré pour lui, comme homme civilisé il n'a que les vices de l'état social, comme homme de la nature toute vertu lui est étrangère* » (Poulle, 1827)

La mise en valeur de la Camargue s'est traduite par la construction de digues et la mise en place d'un système permettant une inondation artificielle des terres qui la composent. L'endiguement avait en effet

permis d'habiter la Camargue sans craindre les débordements du Rhône mais les terres restaient incultivables du fait de leur salinité. Pour faire face à cette contrainte, les investisseurs du XIX^e siècle se dotèrent d'un puissant réseau d'irrigation et de drainage. La mise en valeur du delta supposa des investissements importants en capitaux et en moyens techniques. Un des facteurs de l'insularité camarguaise est la mentalité de colon qui habite ces investisseurs. Les actuels propriétaires entendent garder la maîtrise d'un territoire qu'eux et leurs prédécesseurs ont modelé et voient d'un assez mauvais œil certaines interventions de l'État. Par exemple, la mise en place du Parc Naturel Régional a nécessité 6 ans de négociations entre les grands propriétaires et l'État pour arriver à un accord sur la gestion de cet espace.

Le facteur culturel

À la charnière du XIX^e et du XX^e siècle, comme on vient de l'évoquer, les poètes du mouvement félibre érigent sur un plan culturel la Camargue en symbole territorial de résistance à l'extérieur. La résistance des milieux lacustres à la pénétration humaine symbolise pour eux la résistance de la culture et de la langue provençale à l'uniformisation supposée de la nation. Ce mouvement de résistance culturelle s'exprimera en termes militaires et bien que s'opposant aux grands propriétaires, confortera l'insularité camarguaise en surajoutant à « la Camargue des Camarguais », une Camargue « terre de traditions ».

« En Camargue, il faut bien se le dire, deux ennemis acharnés sont aux prises. D'un côté ce que l'on veut appeler le progrès avec son cortège de machines et de destructions, ses nivellements, ses défrichements, ses digues, ses soldats (les riches qui se sont emparés du sol); de l'autre la Nature, la terre vierge, mère des taureaux et des chevaux sauvages, des flamants, des mirages, des légendes, de la poésie avec ses soldats aussi (moins riches d'argent, mais plus riches de cœur et de mémoire), les poètes, les savants, les gardians, les pêcheurs et les gitans¹ ».

Le facteur politique

La politique d'aménagement du territoire des années 60-70, a abouti à la création des Parcs Naturels Régionaux. Olivier Guichard, alors Ministre de l'aménagement du territoire, s'est beaucoup investi dans l'idée de faire un Parc Naturel Régional en Camargue.

Alors que l'on projetait la zone industrialo-portuaire de Fos sur Mer à l'est du delta et les aménagements touristiques du Languedoc Roussillon à l'ouest, il indiquait que :

¹Marquis Falco de Baroncelli Javon, « Discours aux fêtes des Stes Maries de la Mer », 1922.

« L'inclusion de la Camargue dans le plan régional de Fos présente le grand avantage de n'établir aucune solution de continuité sur la côte méditerranéenne entre les opérations de Fos et celles du Languedoc-Roussillon² »

Voilà la Camargue désignée comme coupure verte par les politiques des années 70, après avoir été érigée par les félibres en exception culturelle et en symbole de résistance à l'extérieur. La filiation entre le discours Baroncellien et le discours aménagiste est évidente à la lecture de la lettre que le Ministre de la Culture, André Malraux, écrit le 22 décembre 1964, au Ministre de l'Agriculture :

« La Camargue, telle que nous la connaissons est actuellement avec toutes les richesses naturelles qu'elle contient encore, en voie de disparition rapide en raison des nombreuses atteintes qu'elle subit de la part des touristes et du fait de la riziculture de l'exploitation du sel et de l'action du feu. »

Il s'agit bien du placage sur un territoire donné du schéma prototypique dominant de la Nature agressée par la Société. L'intérêt de ce discours est qu'il est objectivement faux : les hydrosystèmes centraux de la Camargue ne doivent leur existence en niveau d'eau et en taux de salinité qu'aux activités économiques de leur périphérie. Le mélange d'eau douce et d'eau salée introduite par l'agriculture irriguée et l'industrie salinière contribue à créer les milieux saumâtres permanents classés en Réserve Nationale dès 1927. En effet, les naturalistes ont découvert que ces milieux étaient biologiquement très productifs et ont demandé leur classement, qui permettait, de plus, de résoudre un conflit de gestion hydraulique entre agriculture et industrie salinière. Il était pratique de mettre en réserve cette zone que les uns voulaient salée et les autres douce et de la confier à la Société Nationale d'Acclimatation de France, l'ancêtre de l'actuelle Société Nationale de Protection de la Nature.

On a remplacé aujourd'hui une variabilité qui était autrefois temporelle par une variabilité spatiale. Lors des crues du Rhône, la Camargue s'adouçissait presque complètement en hiver. Lors de l'assèchement estival, la Camargue s'asséchait et se salinisait. Aujourd'hui, du fait de l'artificialisation, les milieux doux saumâtres et salés sont disposés selon un gradient Nord Sud. Beaucoup de naturalistes nous disent aujourd'hui que l'état de nature dans cette zone humide, c'est l'alternance, et que la gestion actuelle débouche sur une banalisation des milieux.

²Lettre d'Olivier Guichard au préfet, 25 Juin 1965.

Le poids du naturalisme

Ainsi, certains naturalistes sont conscients de ce processus d'artificialisation mais continuent d'accréditer le mythe de la nature menacée en se gardant généralement de décrire le fonctionnement réel du delta. Par exemple un guide sur la Flore de Camargue édité en 1996 commence par ces mots : « *Des milliers de passionnés s'émerveillent devant le spectacle grandiose d'une nature préservée et encore sauvage* » (Molina, 1996)

Dans la carte d'occupation du sol du Parc Naturel Régional de Camargue éditée en 1992, l'introduction est la suivante : « La Camargue, delta du Rhône, est un haut lieu de nature, c'est actuellement le dernier grand espace naturel intact de toute la côte méditerranéenne³ ».

Il est difficile de s'imaginer qu'un territoire de nature nous serait parvenu vierge de toute agression du fond de la nuit des temps. Un autre naturaliste écrit dans l'introduction d'une autre carte :

« *La Camargue apparaît à la fin du XX^e siècle, comme une relique prestigieuse d'espaces sauvages enserrés sur le rivage méditerranéen dans un ensemble de paysages fortement anthropisés* » (Tamisier, 1990)

Cette obsession du naturaliste à construire l'image d'un espace rescapé, d'une relique de nature menacée de l'extérieur est pourtant nuancée par certains. Jacques Blondel, Ornithologue au CNRS, conclut son ouvrage sur les oiseaux de Camargue en ces termes :

« *Une première conclusion s'impose à l'évidence : malgré l'impact croissant de la mainmise de l'homme sur la Camargue, et même dans un certain sens grâce à elle, sa richesse en oiseaux a augmenté (6 extinctions, 22 acquisitions)* » (Blondel, 1981)

Cette remarque à propos des oiseaux ouvre la porte à l'idée de « gestion durable ». L'homme n'apparaît plus forcément comme « l'ennemi » de la nature, ses activités peuvent même être conciliables avec une certaine augmentation de la biodiversité. Alors pourquoi, la plupart des naturalistes gestionnaires occultent-ils cet aspect ? Peut-être sont ils, faute d'un recul suffisant avec leur objet, prisonniers du stéréotype historiquement construit d'une Camargue symbole de nature agressée. D'autre part, ils avouent parfois que le mythe savamment entretenu de la nature menacée est plus efficace pour défendre un espace emblématique qu'un réel parfois déroutant.

³Parc Naturel Régional de Camargue, « Carte d'occupation des sols », 1992.

Conclusion

Les tendances contemporaines à sauvegarder les zones humides pour des raisons de protection de la Nature ou de patrimonialisation culturelle ont plusieurs fondements.

Le plus ancien est celui qui valorise les hommes qui ont su édifier les sociétés originales, libres, indépendantes et solidaires, qui seraient venues à bout des conditions hostiles du milieu. Il est peut-être à l'origine de la construction de ces territoires comme terres de liberté. Cet aspect a été évoqué à travers l'œuvre du géographe Élisée Reclus sur la base de citations peut-être trop nombreuses mais trop belles pour être oubliées.

Un autre fondement, celui de la protection de la nature, est évoqué dans ses tendances contemporaines. Les textes du programme européen Medwet⁴, confié à des biologistes, met en évidence comment ceux-ci se positionnent du côté de la « Nature » et envisagent l'homme comme perturbateur. Mais l'idéologie du développement durable les pousse dorénavant à introduire du social et de l'économique dans leur plaidoyer.

Le mouvement romantique de la seconde partie du XIX^e siècle a réalisé une sorte de synthèse entre humanistes et naturalistes et a largement contribué à édifier les zones lacustres comme isolats naturels et culturels. Cette production mythologique est abordée à propos du parc naturel de Camargue en France et du parc national de Doñana en Espagne.

Pour résumer, on peut repérer des facteurs économiques, culturels, politiques et naturalistes à l'origine de la valorisation de ces territoires. La Camargue en est un exemple caractéristique.

⁴Mediterranean Wetlands : Programme regroupant l'Union Européenne, la convention de RAMSAR, divers gouvernements (Espagne, France, Grèce, Italie, Portugal) et diverses ONG autour de la préservation des zones humides méditerranéennes.

BIBLIOGRAPHIE

- BLONDEL J., 1981 , « *Guide des oiseaux de Camargue* », Delachaux & Niestlé.
- DE LA MOTHE A., 1877, « *Le proscrit de Camargue* ».
- JOUVEAU M., 1909, « *En Camargue* ».
- MOLINA J., « *Flore de Camargue* », Ed. du PNRC, 1996.
- OJEDA-RIVIERA J-F., 1987, Organizacion del territorio en Doñana y su entorno proxima. Siglos XVIII-XX, Icona, Madrid.
- POULLE M., 1827, « *Étude de la Camargue ou statistique du delta du Rhône* ».
- RECLUS.É., 1877, « *Géographie Universelle* », Tome 1 La France, Paris, Hachette, pp. 240-241
- RECLUS.É., 1877, « *Géographie Universelle* », Tome 2 La France, Paris, Hachette, pp. 240-241
- RECLUS É., 1905, « *L'Homme et la Terre* », Tome 4, Librairie Universelle.
- SKIMER et ZABROSKI, 1995, « *Fonctions et valeurs des zones humides méditerranéennes* » MEDWET, Tour du Valat.
- TAMISIER A., 1990 , « *Camargue, milieux paysages et évolution de 1942 à 1984* », introduction.

